



En aparté

Une nouvelle politique du livre: un chantier pour le nouveau ministre de la Culture *Page F 2*

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 22 ET DIMANCHE 23 SEPTEMBRE 2012

Bienvenue dans l'enfer du monde!

Le tout nouveau roman de Wajdi Mouawad,

ANIMA,

nous plonge au cœur d'un bestiaire dominé par *Homo sapiens sapiens*



ILLUSTRATION TIFFET



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Wajdi Mouawad publie un nouveau roman.

MICHEL BÉLAIR

Le choc est brutal: dès la deuxième ligne du nouveau roman de Wajdi Mouawad, on trébuche sur le cadavre d'une jeune femme sauvagement assassinée. Un paragraphe plus loin, la scène a déjà pris la couleur de tout ce qui va avec les cadavres de jeunes femmes violentées puis jetées comme un torchon sale, au bout de leur sang: les plaies, les éclaboussures divers, le couteau planté là, la douleur, extrême, insupportable...

Mais attention! Il faut le dire tout de suite: ce livre n'est pas un polar même s'il se trame sur un fond d'enquête policière. C'est un livre «sérieux». Plus précisément: une quête... et surtout une sorte de très mauvais rêve.

Ce délire, qui atteint parfois une violence inouïe, ressemble à s'y méprendre au monde sans bon sens que l'homme (et la femme) du XXI^e siècle s'est construit de toutes pièces. Bienvenue dans l'enfer du monde! Et pénétrons ensemble dans le cauchemar de la vie de Wajdi Mouawad...

Prédicateurs

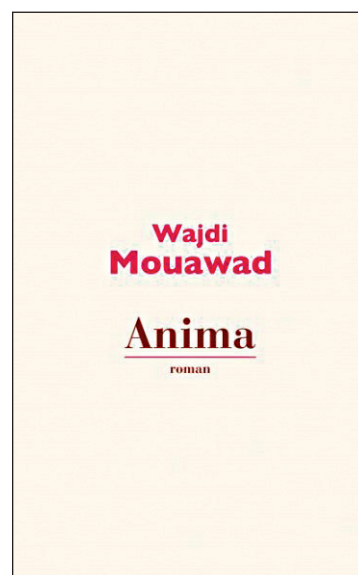
Deuxième constatation, aussi vive que la première: le

narrateur de la scène inaugurale n'a visiblement rien à voir avec le «il» dont on parle dans le roman, mais on ne parvient pas à saisir de qui il est question... Jusqu'à ce que le titre de ce premier chapitre prenne un sens: celui qui décrit pour nous ce qui se passe est bien un spécimen *Felis sylvestris catus carthusianorum*...

Il sera relevé ensuite par *Passer domesticus*, qui fera brusquement basculer le plan de lecture des événements en s'élevant — plus comme au cinéma qu'au théâtre —, puis, par tous les autres qui suivront tour à tour: oiseaux en tous genres, chats, chiens, chevaux, insectes, animaux vivants comme nous du même corps de la Terre. *Anima* comme dans «âme du monde»...

Nous voici exactement au cœur de ce que raconte ici Wajdi Mouawad. De façon souvenant aussi insupportable qu'un violent éblouissement, le dramaturge-comédien-metteur en scène-cinéaste-écrivain nous propose un portrait miroir de ce grand prédateur qu'est pour l'homme — et pour la planète tout entière — *Homo sapiens sapiens*.

Ce n'est pas très différent de ce que nous a déjà révélé son œuvre théâtrale depuis *Willy Protogoras enfermé dans*



les toilettes jusqu'au quatorzième chapitre de *Sang des promesses*. Mais Mouawad le fait cette fois-ci en nous racontant l'histoire du troublant personnage de Wajdi Debch — on ne saisira qu'à la toute fin l'importance de la signification littéraire de ce nom —, le mari dévasté de la Léonie assassinée du tout début.

Ce personnage énigmatique, on le verra se dessiner au fil des récits que nous font les inhabituels témoins de ce qui lui arrive, mais tout de suite, le lecteur saisit que Wajdi est lui-même un être à part. Une sorte

d'étranger au sens camusien du terme; étranger au monde, il se dissocie de ce sinistre univers au point de se faire, presque, volontairement schizophrène pour en arriver à supporter la douleur qui l'afflige.

C'est précisément cette douleur qu'il traîne partout avec lui, une douleur silencieuse, diffuse, animale, taillée sur mesure depuis l'enfance, on l'apprendra plus loin, qui est ressentie par le moindre être vivant entrant en contact avec lui, du chat jusqu'au corbeau, en passant par le ver de terre, le moucheron, la mouffette, le vautour... et même le lecteur (*Lector lectoransis domesticus*).

Métaphores et mythologie

L'univers mis ici en relief par Wajdi Mouawad est à la fois sombre et lumineux de toute la beauté sauvage et animale du monde. Comme le dramaturge que l'on connaît, le romancier a des fulgurances d'écriture qui vous frapperont en plein cœur. Il sait surtout, à chaque page, mettre brillamment en scène le point de vue exceptionnel des «témoins» du drame de Wajdi; ce qui peut pour certains apparaître au départ comme un procédé séduira la majorité des lecteurs.

VOIR PAGE F 5: ANIMA

LIVRES

EN APARTÉ

Le prix du livre et celui de l'ignorance



JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Combien de fois, dans ce cahier *Livres*, nous a-t-on suggéré d'indiquer le prix des ouvrages dont nous parlons? Nous ne le faisons pas. Nous ne l'avons jamais fait. Et ce n'est pas sans raison.

En général, les livres sont vendus au prix suggéré par les éditeurs. Mais cela peut varier d'un libraire à l'autre. En particulier dans les grandes surfaces, où l'on tente d'attirer les clients avec le miel de certaines nouveautés offertes à grand rabais.

Chez nous, rien n'oblige à vendre les bouquins à prix fixe, comme c'est le cas depuis longtemps dans nombre de pays.

Pourtant, rapports et enquêtes se sont multipliés au cours des dernières décennies afin de se pencher sur la fragilité dont souffre le monde du livre au Québec. On a proposé à plusieurs reprises d'établir des règles afin que les prix soient partout les mêmes. Encore rien de fait à ce chapitre, même si l'écrasante majorité des libraires sont favorables à cette mesure. C'est toujours l'attente.

En 1970, il y avait seulement 97 librairies au Québec capables d'offrir un minimum de titres dans divers champs culturels. C'est ce qu'on appelle, dans les officines du gouvernement, des «librairies agréées». On en comptait plus du double en 1999, soit 215. Ce n'était pas encore beaucoup, avouons-le, pour desservir un aussi vaste territoire. Hors des grands centres, il faut encore le plus souvent se résoudre à commander ses livres.

Va pour l'attente du facteur, mais encore faut-il connaître au préalable ce que l'on cherche! Or la littérature en général et la littérature québécoise en particulier demeurent les parents pauvres tant dans les médias que sur les bancs de l'école. Pareil vide à des conséquences désastreuses.

La librairie chez nous part de loin. Et la route est encore longue avant que nous puissions arriver quelque part. De fait, la question du main-

tien et du développement dans toutes les régions d'un solide réseau de librairies et de libraires se pose autant que jamais.

Depuis dix ans, le nombre de libraires agréés baisse tandis que la population continue d'augmenter. On répertorie 10% de libraires de moins au Québec qu'il y a dix ans. Nous progressions. Voici qu'on recule.

Qu'on ne vienne surtout pas me dire que c'est Internet ou un quelconque Bonhomme Sept Heures du même genre qui expliquerait cette déstabilisation des librairies! Les ventes de livres dématérialisés ne sont pas encore assez importantes chez nous pour qu'on crie au loup. Par contre, il y aurait beaucoup à dire sur la pauvre diffusion dont jouit la culture au Québec.

Il y aurait beaucoup à dire tout d'abord sur le peu d'énergie qu'ont mise les partis politiques au cours des dernières années à assurer une juste distribution du patrimoine culturel à l'ensemble des Québécois par l'entremise de la lecture.

Pensez seulement à la place qu'occupent les livres dans l'univers scolaire. Avez-vous vu l'état des bibliothèques dans les écoles? Un rattrapage ponctuel ne fait rien à l'affaire. Au moment où l'on dépense une fortune pour équiper les classes de tableaux numériques dont on ne connaît guère l'espérance de vie ni les bienfaits réels sur l'apprentissage, nous sommes les victimes d'un enfumage géant où le livre apparaît presque comme un archaïsme. Ma foi, avon-nous perdu le nord à force de nous laisser ainsi guider dans la brume?

Il y aurait beaucoup à considérer encore face à un monde médiatique où le livre, très souvent, est considéré comme une simple marchandise parmi d'autres. Nous sommes à l'ère glorieuse de l'«industrie culturelle», cette expression hideuse et insensée dont se gargarisent ceux qui font profession d'«aider la culture» à la petite semaine. Même la publicité de certains éditeurs conforte désormais cet esprit petit et malheureux: «Bonheur de lecture garanti ou argent remis». Et quoi encore? A quand un peu de grandeur mise au service d'un élan culturel à long terme?

Pendant ce temps, c'est la guerre en librairie. Depuis plusieurs années, les plus gros dé-



FRANÇOIS GUILLOT AGENCE FRANCE-PRESSE

Dans nombre de pays, vous pouvez acheter n'importe lequel livre sans avoir à craindre qu'il soit vendu à prix coupé chez le voisin.

eux la clientèle sensible aux bonbons et autres best-sellers bien givrés. Cela a pour résultat que les plus petits se font enlever le pain de la bouche et meurent d'inanition.

En France, depuis 1981, la loi Lang a mis en place le principe du prix unique du livre. Selon ce principe, le prix de vente est fixé par l'éditeur. Le libraire ne peut offrir un rabais de plus de 5% sur le prix indiqué. Vous pouvez donc acheter n'importe lequel livre, partout en France, sans avoir à craindre qu'il soit vendu à prix coupé chez le voisin. Bien sûr, on rappelle toujours l'exemple français. Comme s'il n'y avait que lui!

Justement, il n'y a pas que la France qui se soit dotée de mesures pour protéger au moins un peu les libraires, tout en misant sur un système d'éducation digne de ce nom. Le prix unique pour le livre existe au Portugal, en Norvège, au Pays-Bas, au Mexique, au Japon, en Italie, en Espagne, au Danemark, en Autriche et en Allemagne. Sans mentionner qu'il ne s'agit pas là d'une mesure récente. Elle est en vigueur depuis plusieurs décennies un peu partout. Au Danemark, elle l'est depuis 1837, à l'époque où un certain Lord Durham, venant chez nous pour rappeler qu'il y était chez lui,

constatait que nous n'avions même pas de littérature! Maintenant que nous en avons une, tous les Alain Grandbois, Gaston Miron, Jacques Ferron, Marie-Claire Blais, Pierre Vadeboncoeur, Louis Gauthier et Catherine Mavrikakis devraient-ils n'être connus que dans les grands centres par un petit nombre, au hasard de maigres cours de littérature ou de découvertes dans de rares librairies?

L'accès au monde du livre ne relève pas strictement de problèmes marchands. Ce serait injuste et surtout inexact de prétendre que la librairie ne souffre que de cette triste réalité des prix fluctuants. Le problème du monde du livre est à saisir dans son ensemble. Et au plus vite. Mais rien n'empêche de corriger au moins la situation des prix.

En Angleterre, un système de prix unique, le Net Book Agreement, a été abandonné en 1995. Le monde de la librairie en a immédiatement souffert. Depuis, on a sabré les dépenses au pays de Sa Majesté dans les bibliothèques publiques, sous prétexte d'une rentabilité à courte vue. C'est le produit d'une pensée pauvre et dogmatique dans son libéralisme qui n'a rien à envier au stalinisme d'autrefois. Ce n'est pas et ce ne peut pas être notre modèle de développement au Québec.

Durant la récente campagne électorale, le Parti québécois s'est mouillé à l'appui des librairies. Oh, si peu! Mais toujours est-il qu'il s'est avancé. Il a affirmé qu'il souhaitait s'occuper de près du problème du livre au Québec. Le Parti québécois entend, disait-il, remettre rapidement à l'étude la question du prix unique. Depuis plus de trente ans qu'on en parle et qu'on remet sans cesse à l'étude ce dossier, il serait plus que temps d'aboutir à des mesures sérieuses, tout en n'ignorant pas qu'il s'agit d'une partie d'un problème plus vaste qui trouve sa solution complète dans la valorisation accrue du savoir et, partant, de l'éducation.

Sur la photo de groupe du nouveau conseil des ministres publiée par *Le Devoir* jeudi dernier, le ministre de la Culture, Maka Kotto, était par hasard le seul à fermer les yeux. Il faut souhaiter que ce ne sera pas le hasard qui les lui fera ouvrir sur ce dossier pressant alors qu'on attend par ailleurs avec impatience de connaître quels seront ses principaux chantiers.

jfnadeau@ledevoir.com

Fête des mots à l'occasion du Festival de la poésie de Trois-Rivières

Trois-Rivières, sise si près du fleuve, a longtemps été la capitale du papier. Un passé qui a contribué de façon presque naturelle à en faire, du papier au livre et du livre aux vers, une ville de poésie, selon Maryse Baribeau, directrice générale du Festival international de poésie de Trois-Rivières (FIPT). Conversation, à l'aube d'une nouvelle édition de cette fête des mots.

CATHERINE LALONDE

C'est plus de 350 activités qui s'affichent au programme de la 28^e édition du FIPT. «C'est étourdissant!», admet, sourire dans la voix, la directrice du festival en entrevue téléphonique au *Devoir*. Thé et poésie, scotch, tartines, apéro et poésie; lectures nocturnes, au brunch ou au lunch;

table ronde sur Saint-Denys Garneau pour souligner le 100^e de la naissance de l'incontournable auteur de *Regards et jeux dans l'espace*; rencontres individuelles avec des poètes; mots lus sur la musique de l'Orchestre symphonique de Trois-Rivières. Le menu est varié, et encore, on en passe. «On est créateurs d'événements. Notre objectif, c'est de rendre la poésie accessible, et si pour ça il faut la lire à haute voix, la danser ou donner des ateliers, ben, on va le faire», explique Maryse Baribeau. Une vision qui a évolué, car le FIPT a longtemps résisté à une trop grande mise en spectacle. «C'est vrai qu'au départ, on voulait surtout faire connaître la poésie, et inciter même les gens à en acheter. À nos débuts, on n'avait aucun volet musical. Maintenant, on a de la musique du monde et des poésies d'ailleurs, du tango et poésie... On est à l'écoute du public, on s'adapte.»

Ces dernières années s'est aussi ajouté au festival le «volet social», comme le nomme la directrice. «On veut que les gens réalisent que la poésie est une façon de vivre, au quotidien, que ce n'est pas que pour une élite. On a développé des ateliers spécifiques. Des poètes vont rencontrer après l'école les enfants qui ont des difficultés scolaires, par exemple. Avec Maternaïde, un organisme qui s'occupe des mamans qui vien-

dre la poésie accessible, et si pour ça il faut la lire à haute voix, la danser ou donner des ateliers, ben, on va le faire», explique Maryse Baribeau. Une vision qui a évolué, car le FIPT a longtemps résisté à une trop grande mise en spectacle. «C'est vrai qu'au départ, on voulait surtout faire connaître la poésie, et inciter même les gens à en acheter. À nos débuts, on n'avait aucun volet musical. Maintenant, on a de la musique du monde et des poésies d'ailleurs, du tango et poésie... On est à l'écoute du public, on s'adapte.»

Parmi les nombreux poètes qui squatteront les parcs, les restos, les bars et les salles de spectacles de Trois-Rivières, certains viendront de Colombie, d'Estonie, du Mexique, des Pays-Bas ou d'Israël. À l'aube de sa 28^e édition, la directrice n'attend pas pour penser à l'avenir. «On prépare déjà le 30^e anniversaire. On va en grande partie revoir le festival. Les défis sont toujours nombreux. On se demande entre au-

ment d'accoucher, on offre des ateliers, donnés par Judy Quinn, qui a signé un livre sur la maternité [et qui remporte aussi le prix Félix-Antoine-Savard cette année pour un texte publié en revue]. Pour la première fois, on va travailler aussi avec Leucan auprès des enfants aux prises avec le cancer, qui doivent aller se faire soigner à Montréal, poursuit Maryse Baribeau. On leur montre par la poésie à développer des jeux de mots qu'ils peuvent faire dans la voiture, dans les salles d'attente, pour s'évader.»

Parmi les nombreux poètes qui squatteront les parcs, les restos, les bars et les salles de spectacles de Trois-Rivières, certains viendront de Colombie, d'Estonie, du Mexique, des Pays-Bas ou d'Israël. À l'aube de sa 28^e édition, la directrice n'attend pas pour penser à l'avenir. «On prépare déjà le 30^e anniversaire. On va en grande partie revoir le festival. Les défis sont toujours nombreux. On se demande entre au-

tres si on peut continuer à offrir 95% de nos activités gratuitement. En même temps, on cherche quels volets ajouter, quelles nouveautés apporter. On continue de regarder les pays qui n'ont pas les moyens de venir pour en inviter des poètes: l'an dernier, on a reçu un auteur de l'île Maurice. On a déjà une quinzaine de partenariats à travers le monde avec d'autres événements. Ainsi, les lauréats du Grand Prix Québecor [cette année, Normand de Bellefeuille pour *Mon bruit*, chez Noroit] vont se promener un peu partout dans des festivals, jusqu'en Colombie. C'est

une excellente visibilité pour la poésie québécoise, et c'est très important pour nous.»

Parmi les autres prix qui sont officiellement remis lors du FIPT, notons que le prix Piché de poésie de la relève accordé à un poète qui n'a jamais publié va à Marco Geoffroy pour *Coma symphonique*. Le prix international Antonio Viccaro, qui salue un poète vivant habitant chaque fois un continent différent, est remis à la Française Françoise Coullmin.

Toutes les informations sur www.fipt.com.

Le Devoir



SOURCE BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Le Festival soulignera à son tour le 100^e anniversaire de naissance du poète Saint-Denys Garneau.

Invitations à la librairie Paulines



Mardi 25 septembre 19 h 30

Les élections américaines

Avec Richard Héту et Alexandre Sirois, journalistes à La Presse

Contribution : 7\$
Réservation obligatoireJeudi 27 septembre 19 h 30
Jeudi littéraire

Avec Michel Rabagliati, bédéiste et illustrateur

Animation : Diane Loïsele

Contribution : 5\$ Aucune réservation requise

Beaucoup plus qu'une librairie!
2653 Masson, Montréal, Qc
514 849-3585SODEC
Québec

ACHAT À DOMICILE - VENTE - ÉVALUATION

Mathieu Bertrand, Libraire
Membre de la Ligue internationale de la Librairie Ancienne (LILA)
514-914-2142

ACHETONS EN TOUT TEMPS :

Art québécois et international
Livres d'art et livres d'artiste :

- Bellefleur, Borduas, Ferron, Gagnon, Giguère, Lemieux, Riopelle...
- Éditions : Art Global, Corbeil, Erta, La Frégate, Michel Nantel...
- Refus Global, le Vierge incendié
- Reliures d'art

Fonds universitaires :

- Littérature, Philosophie, Sciences humaines
- Pléiade
- Livres anciens avant 1800
- Americana et Canadana
- Expertise de documents et d'archives

4487, de la Roche, Montréal • 514 522-8848 • 1 888 522-8848
bonheurdoccasione@bellnet.ca • www.abebooks.fr/vendeur/bonheurdoccasioneSOYEZ DE LA 4^E JOURNÉE QUÉBÉCOISE DES DICTIONNAIRES

Conférencier d'honneur • ALBERTO MANGUEL • « La tâche d'Adam »

Le jeudi 4 octobre à la Grande Bibliothèque

Inscription en ligne : <http://moniquecormier.ca/4e-journee-quebecoise-des-dictionnaires>Université
de Montréal

LITTÉRATURE

Vous dire ma perplexité



DANIELLE LAURIN

Intrigué. Admiratif. Sidéré. On peut être tout cela et plus d'une fois en lisant *Variétés Delphi*, deuxième roman de Nicolas Chalifour après *Vu d'ici tout est petit*, finaliste en 2010 au Prix des libraires du Québec.

Mais plus d'une fois aussi, et de plus en plus, on peut être déstabilisé, hébété. Impatient, irrité. Pour finir, une fois le livre refermé, par se retrouver plongé dans une abyssale perplexité.

Intrigué, on peut l'être, déjà, par la première phrase du livre, première phrase du prologue, en fait: «*Bien calé au fond des choses, confortablement terré dans le noir et la nuit, on peut maintenant, tranquille et attentif, regarder s'agiter le monde.*»

Intrigué, de même, on peut l'être par l'emploi indifférencié, incongru, dès la deuxième phrase, du on impersonnel et du je très personnel pour désigner la même personne, soit le narrateur. Mais on s'y fera à l'alternance des pronoms dans la même phrase. Ce sera comme ça tout du long.

Admiratif, on peut l'être devant ce procédé. Parce que ça marche, ça marche vraiment. Parce que ça permet, en plus, d'insuffler, d'installer un ton, un climat particuliers, singuliers. Ça crée une certaine étrangeté.

Cette étrangeté, d'ailleurs, colle tout à fait, on va s'en rendre compte, au héros-narrateur de l'histoire. Distant, il semble flotter, dissocié de lui-même. Il joue à cache-cache, se dévoile en ne se dévoilant jamais vraiment tout à fait, égaré quelque part entre le on/je.

Toujours dans le prologue, toujours intrigué, et bientôt admiratif, on peut être, tout aussi bien, sidéré. Par la scène d'ouverture. Une scène revécue à rebours, alors que «*la mort a fait une feinte et qu'on y a cru.*»

Un jour, en effet, le narrateur a cru que sa fillette à l'us était morte, vraiment morte. Et il n'a su que faire, il a perdu le nord, il a eu la peur de sa vie. Il a craqué.

Ce qui peut sidérer, et forcer l'admiration, c'est non seulement la scène hallucinante qui nous est décrite à rebours, mais c'est encore, peut-être surtout, la façon hallucinante dont elle nous est racontée.

En témoigne la citation qui suit, quoique insuffisante pour mesurer l'ampleur de la plume, son souffle, sa force: «*Quand on n'a rien su faire d'autre qu'étreindre le petit corps et que ce petit corps est soudainement devenu silencieux, qu'on n'a rien pu faire de plus que prendre dans mes bras ce petit corps flasque et, hagard et affolé, porter ce petit cadavre du salon à la cuisine, de la cuisine à l'entrée, de l'entrée au salon, du salon à la cuisine, on n'en peut plus et le bonheur ce n'est plus quelque chose qui est possible pour moi.*»

On ne sait pas encore à quel point c'est vrai, ça, que le bonheur n'est plus possible pour ce père d'une fillette à l'us qu'il a crue morte. Mais on commence déjà à comprendre que parce que le bonheur n'est plus possible pour lui, il n'est pas question de laisser les autres s'illusionner dans leur petit bonheur tranquille.

Notre homme va tout faire pour empoisonner la vie de son prochain. Il va s'appliquer, comme il le dit si bien, «*à mettre la main à la pâte de son malheur, à le pousser à l'abandon en le soutenant, patient pédagogue, dans l'apprentissage de la misère tranquille et du rejet de tous les dangereux jeux du bonheur et de tous les espoirs débiles qui viennent avec.*»

On en est encore à la troisième page du prologue, on ne sait pas à quoi s'attendre vraiment, mais on est accroché ferme. On a à peine goûté à l'inventivité de l'auteur, à son langage cru. Ça ne saurait tarder.

Mais d'abord, une sorte d'intermission, d'insert. Là, tout de suite. Une chronique gastronomique. Dévastatrice. À propos d'un ancien manoir, situé sur la rive du Richelieu et transformé en luxueux hôtel. Celui-là même qui était au centre du roman précédent de Nicolas

Chalifour. Assisterait-on à une suite de *Vu d'ici tout est petit*?

Mais qu'on ait lu ou non le premier roman de l'auteur, le résultat pourrait être le même: on pourrait être déstabilisé par le pré-lude-choc, enflammé, et la chronique gastronomique qui suit, impersonnelle mais non moins virulente, qui s'avère être signée par une certaine Françoise K.

Le pastiche plaît, amuse, c'est certain. On se rend compte qu'il sert plus ou moins d'introduction à ce qui suit, c'est-à-dire à l'immersion dans ledit hôtel luxueux, où travaille comme serveur nul autre que le narrateur du début. On est en pleine action, au milieu des clients argentés. Clients que le serveur en question méprise de tout son être. Qu'il méprise tout autant que ses collègues de travail, d'ailleurs. La situation dans la salle à manger va dégénérer, la faute à qui, vous pensez?

Dès lors, on va alterner entre les scènes nous montrant le serveur dans son milieu de travail, où il va commettre des méfaits de plus en plus gaves, jusqu'à l'irréparable, et les scènes où on le voit dans ses heures libres. Ses heures libres étant constituées de beuveries sans fond, de dope, de baisers torrides, d'errances. De mauvais coups, surtout.

Des mauvais coups commis, à tous moments, sur des passants, sur n'importe qui, sur tous ceux et celles qu'il trouve chiants. Autrement dit prisonniers de leur petit bonheur tranquille, suffisant. Prisonniers d'une société marchande, artificielle, hypocrite, injuste, qu'il rejette absolument.

Ah oui, il épie aussi à distance, avec affection, nostalgie, son ex, qu'il aime encore, et sa fillette à l'us, qu'il adore toujours. Parallèlement, il surveille de près, plein d'ambivalence, de pensées malveillantes, de désir de vengeance, le richard âgé qui flirte avec son ex.

Déstabilisé, on peut l'être constamment devant ce héros antipathique, cynique, blasé, qui s'emploie à s'autodétruire et à se montrer malfaisant vis-à-vis autrui. Hébété, on peut le devenir facilement. Devant ce comportement adolescent. Devant l'inlassable répétition des mêmes gestes, des mêmes mauvaises intentions. Ça rime à quoi, tout ça?

Impatient, on peut le devenir aussi. À force de tourner en rond. À force d'assister à des descriptions hyperdétaillées, sans fin, de personnes, de lieux, de livres, de tableaux, de tout et de rien. À force de voir reproduits en long et en large des dialogues de bar qui tournent à vide, parfois repris strictement en anglais ou presque.

Irrité, on pourra se demander comment ne pas l'être. Irrité, exaspéré. À bout de nerfs. Vu cette impression de plus en plus qu'on se fout de nous, qu'on nous mène en bateau, qu'on prend plaisir à nous égarer dans le décousu, la surenchère.

Cette impression qu'on veut nous en mettre plein la vue. Avec des explosions de mots, des énigmes qui n'en finissent plus, des extraits de livres à répétition. Et d'innombrables digressions.

Cette impression que tout cela est codé, d'une certaine façon. Et que la clé nous échappe, de plus en plus. Cette impression qu'on nous présente un buffet à volonté dans lequel il y a de moins en moins de chair, de matière à se mettre sous la dent. À moins qu'on soit vraiment taré? Qu'on ne soit pas à la hauteur comme lecteur?

Perplexe, on pourra le demeurer longtemps une fois le livre refermé. On ressensera les états contradictoires par lesquels on est passé. On se souviendra de quelques éclairs, de certaines fulgurances. D'une virtuosité certaine. Du début, tellement emballant. On ne pourra refuser qu'il y a derrière tout cela un réel talent.

On en viendra à douter de tout. De soi pour commencer. On en viendra à se dire, tout simplement, ce livre n'est pas pour moi. Mais pour qui, alors, pour qui? Pour vous?

VARIÉTÉS DELPHI
Nicolas Chalifour
Héliotrope
Montréal, 2012, 238 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Amour, foi et beurre de noisettes

CHRISTIAN DESMEULES

Qu'ont en commun, pensez-vous, un cosmonaute russe qui se fait hara-kiri en orbite, un vieux couple de dissidents de la société de consommation et une historienne de l'art croate violée à l'âge de douze ans par des miliciens serbes pendant les premiers mois du siège de Sarajevo?

La foi. La croyance aveugle en un principe moteur. Avec *Hollywood*, Marc Séguin reprend un peu là où son premier roman s'achevait (*La foi du braconnier*, Prix littéraire des collégiens en 2010). Souvenez-vous: des réflexions sur l'aveuglement volontaire et le surplus d'âme qu'il faut pour vivre, une critique du consumérisme, un éloge surpris de l'amour et le constat de sa terrifiante improbabilité statistique.

S'il continue à respirer, le narrateur d'*Hollywood* est en réalité un homme mort. Il a été témoin du meurtre de la femme qu'il aimait, frappée au hasard d'une balle perdue dans le quartier de Jersey City, tout près de Manhattan, où elle habite. S'il n'a pas la chance d'avoir vécu la guerre («*C'est le drame contemporain de l'homme blanc d'Amérique*»), il sait néanmoins se servir d'un couteau.

Car sa réaction ne se fait pas attendre: ouvrir le ventre avec son couteau de l'armée suisse, sortir l'enfant, se sauver avant l'arrivée des secours. Puis il se réfugie après une cuite chez un vieux couple d'Américains qui a décroché de la société de consommation. Lui est «*un vétéran du Vietnam*», un ancien sniper qui ne croit plus en son pays. Elle, elle l'aime et l'a suivi dans son refus de la routine.

Au bois de son cœur

Le roman se déroule ainsi sur vingt-quatre heures de souvenir et d'errance, cette fois plus mentale que géographique. On retrouvera aussi, derrière l'omniprésence de la mort, l'idée de la perte de l'être aimé. Comme un fantasme inversé. C'est le moteur du récit, la pompe à pathos, le sésame qui autorise les plus grosses ficelles.

Elle était vaguement historienne de l'art, il est Québécois



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Le peintre et romancier Marc Séguin

et travaille aux États-Unis pour une société informatique. La jeune femme de vingt-neuf ans était instantanément tombée enceinte au début de leur liaison. Neuf mois plus tard, un drame oblitérait la vie de Branka Svetičević (du croate *sveti* et *drva*, c'est-à-dire littéralement «*saint bois*»): je vous laisse décoder le titre du roman).

Elle avait été violée à l'âge de douze ans avec sa mère dans leur appartement du 8^e étage d'un immeuble situé tantôt au «*cœur*», tantôt en banlieue de Sarajevo. C'était en 1992 et la guerre de Bosnie-Herzégovine venait d'éclater, qu'on nous résume ainsi: «*Les Serbes, des chrétiens orthodoxes, ne voulaient pas que les Croates, des chrétiens, se séparent d'eux.*»

Victime d'une sale guerre, elle fera plus tard, à Paris où elle s'est réfugiée avec sa mère, la rencontre de son bourreau. Ils tomberont amoureux. Bien sûr, il l'aura reconvenue, et ce secret viendra peu à peu ronger sa conscience jusqu'à lui faire lever l'ancre.

Mais la série de hasards tragiques à la Wajdi Mouawad ne s'arrête pas là dans le dernier roman de Marc Séguin. Car Stanislas Konchenko, l'homme qui vient de se suicider en direct à la télé, était aussi le meilleur ami d'enfance du nar-

rateur. Fils d'un Ukrainien et d'une Tchétchène installés au Québec dans les années soixante, il a été soldat puis médecin dans l'armée russe, avant d'être milicien volontaire aux côtés des forces serbes. Puis ce cosmonaute qui voudra expier son crime de façon spectaculaire en apesanteur, «*étouffé par le vide sidéral.*»

Le narrateur était, lui, sans trop le savoir, le lien entre les deux. Il convoque sa mémoire parfaite et nous les raconte.

Personnages-clés d'un discret jeu de correspondances — on notera une fixation sur le nombre neuf —, le vieux couple est ainsi le reflet de ce-

lui que lui et Branka pourraient avoir formé si la jeune femme n'avait pas été tuée. Les deux vieux lui offrent surtout un modèle de foi trempée: de l'amour, des principes, un partenariat inébranlable. «*J'ai toujours admiré les gens de foi. Une admiration aveugle. Peu importe en quoi: un sport, le travail, d'autres humains, il y a une force qui irradie de ceux qui croient.*»

«*Pourquoi est-ce par l'absence qu'on prend la mesure d'une présence?*» Un constat utile qui mène à la momification d'un amour magnifié, imaginé, prêt à être rejoué mille fois sur l'écran de ses nuits blanches. «*On aura évité bien des écueils, surtout ceux du quotidien*», résume-t-il, philosophe, avec du sang séché sous les ongles. Il lui reste le souvenir d'elle, l'écho de ses centaines de phrases sentencieuses sur le sens de la vie, sur la mort ou sur l'amour.

Une déception que cet *Hollywood*. Hymne à l'amour, oui, ode au courage et à la beauté des femmes, on veut bien, mais roman bavard et précipité. Brouillon jusque dans les détails d'un récit qu'on sent toujours en train de chanceler à la limite de l'inraisemblable et de l'à-peu-près historique.

Marc Séguin en beurre épais. Trop épais. Et *Hollywood* nous fait l'effet d'une grosse tartine de Nutella: beaucoup plus de sucre que de noisettes.

HOLLYWOOD
Marc Séguin
Leméac
Montréal, 2012, 184 pages

PALMARÈS			
Du 10 au 16 septembre 2012			
RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT (N ^o DE SEMAINES)	
▼ Romans québécois			
1	Malphas • Tome 2 Torture, luxure et lecture	Patrick Senécal/Alire	1/4
2	Je me souviens	Martin Michaud/Goélette	2/2
3	Madame Tout-le-Monde • Tome 2 Jardins de givre	Juliette Thibault/Hurtubise	-/1
4	Les sœurs Beaudry • Tome 1 Éveline et Sarah	Micheline Delpé/Goélette	3/5
5	Révélation brutale	Louise Penny/Flammarion Qc	4/5
6	Mémoires d'un quartier • Tome 12 Adrien, la suite	Louise Tremblay-D'Essiembre/Cuy Saint-Jean	5/4
7	La chasse est ouverte	Christine Brouillet/Courte échelle	6/14
8	Un homme sans allégeance	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	7/2
9	Volte-face et malaises	Rafale Germain/Libre Expression	9/26
10	Malphas • Tome 1 Le cas des casiers carrossiers	Patrick Senécal/Alire	8/4
▼ Romans étrangers			
1	Barbe bleue	Amélie Nothomb/Albin Michel	-/1
2	Les sœurs Andreas	Eleanor Brown/Morabout	1/6
3	Les partenaires	John Grisham/Robert Laffont	3/10
4	7 ans après...	Guillaume Musso/XO	2/23
5	Les années perdues	Mary Higgins Clark/Albin Michel	4/7
6	Lembelle	Audur Ava Olefsdottir/Zulma	10/2
7	Les frères Sisters	Patrick DeWitt/Alto	6/2
8	Les apparences	Gillian Flynn/Sonetine	-/1
9	La table des autres	Michael Ondaatje/Boréal	-/1
10	La sirène	Camilla Läckberg/Actes Sud	5/5
▼ Essais québécois			
1	Lettres à un jeune politicien	Lucien Bouchard Pierre Cuyouette/VLB	-/1
2	Carré rouge. Le ras-le-bol du Québec en 150 photos	Jacques Nadeau Jacques Parizeau/Fides	1/4
3	Les clés de la Maison-Blanche. Sexe, fric et vote	Richard Hérou Alexandre Siros/La Presse	5/2
4	Allers simples	Frédéric Laviole/La Peuplade	-/1
5	Le gouvernement invisible	Dominic Champagne/Tête première	3/2
6	Le souffle de la jeunesse	Collectif/Ecosociété	10/2
7	La juste part	David Robichaud Patrick Turmel/Atelier 10	4/1
8	Le mal du pays. Chroniques 2007-2012	Lise Payette/Lux	2/6
9	Comment mettre la droite K.O. en 15 arguments	Jean-François Lisée/Alain Stanké	8/11
10	Notre indépendance. 28 Québécois s'expriment	Collectif/Alain Stanké	6/5
▼ Essais étrangers			
1	Reflets dans un oeil d'homme	Nancy Huston/Actes Sud	-/1
2	Une histoire populaire de l'humanité	Chris Harman/Boréal	1/3
3	La question du séparatisme. Le combat du Québec...	Jane Jacobs/VLB	2/3
4	Le point de bascule	Malcolm Gladwell/Transcontinental	-/1
5	La mort de l'élite progressiste	Chris Hedges/Lux	-/1
6	Les Strauss-Kahn	Raphaëlle Bacqué Ariane Chemin/Albin Michel	3/6
7	La pensée de Dieu	Igor Bogdanov Grichka Bogdanov/Grasset	6/6
8	Les lois fondamentales de la stupidité humaine	Carlo M. Cipolla/PUF	5/5
9	Destruction massive. Géopolitique de la faim	Jean Ziegler/Seuil	-/1
10	Indignez-vous! (Édition revue et augmentée)	Stéphane Hessel/Indigène	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 215 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

Jean-Michel GUENASSIA
Cent ans dans la vie d'un homme...
Le roman du siècle.

La vie rêvée d'Ernesto G.
roman
Albin Michel

JEAN-MICHEL GUENASSIA

Albin Michel

QUÉBECOR

présente le 28^e

Festival International de la Poésie

...SOUS LES MOTS
IL DÉPLACE TOUTES CHOSES

Hector de Saint-Denis Garneau

DU 28 SEPTEMBRE AU 7 OCTOBRE 2012

TROIS-RIVIÈRES

Repas-poésie

(Réservations recommandées)

- Au Four à bois** Dîner-poésie : 12 h – 29 sept. et 1^{er} au 6 oct.
Souper-poésie : 18 h 30 – 1^{er} au 4 oct.
Souper-poésie : 17 h 30 et 20 h – 29 sept., 5 et 6 oct.
- Bistro l'Ancêtre** Souper-poésie : 18 h – 2 et 3 oct.
- Café Bar Zénob** Pique-nique-poésie : 12 h – 29 sept. au 7 oct.
- Café Le Bucafin** Dîner-poésie : 12 h – 1^{er} au 5 oct.
- Il Circo Pâtes et Passion** Souper-poésie : 18 h – 3 au 6 oct.
- Le Lupin** Dîner-poésie : 12 h – 2 au 5 oct.
Souper-poésie : 18 h 30 – 29, 30 sept. et 2 au 7 oct.
- Le Manoir** Dîner-poésie : 12 h – 29 et 30 sept., 5, 6 et 7 oct.
Souper-poésie : 18 h – 30 sept., 3, 4, 5 et 7 oct.
- Olive & Papaye** Dîner-poésie : 12 h – 1^{er} au 5 oct.
- Le Rouge vin** Souper-poésie : 18 h 30 – 30 sept., 1^{er}, 3, 4 et 7 oct.
- Le Sacristain** Tartines et poésie : 9 h – 1^{er} au 5 oct.
Brunch-poésie : 10 h – 30 sept. et 6 oct.
Souper-poésie : 18 h – 1^{er} et 4 oct.
Tapas et poésie : 18 h – 5 oct.
- Le St-Gemain Bistro** Souper-poésie : 18 h – 29 sept. au 7 oct.
- Le Troquet (Hôtel Delta)** Souper-poésie : 18 h 30 – 29 sept., 5 et 7 oct.
- Maison de la culture** Dîner-poésie : 12 h – 29 sept. au 6 oct.

Ateliers d'écriture

- Café Morgane** Rendez-vous avec un poète!
15 h – 29 et 30 sept. et 4 au 7 oct.
19 h 30 – 29 et 30 sept. et 3 au 7 oct.
Réservations 24 h à l'avance / 819 448-4463
- Le Sacristain** Atelier-bistro
15 h – 2, 3 et 4 oct.
- Musée des Ursulines** Poésie ludique
13 h 30 – 29 et 30 sept. et 3 au 7 oct.
- Maison de la culture** Atelier d'écriture-poésie
15 h 30 – 29 et 30 sept. et 2 au 7 oct.

Moments gourmands

- Café Morgane – Librairie Clément Morin** Muffins et poésie : 11 h – 30 sept. et 7 oct.
Signature poète : 12 h – 30 sept. et 7 oct.
- Hôtel Delta – Bar l'Hexagone** Mignardises et poésie : 16 h – 6 et 7 oct.
- Nys Pâtisseries** Pause-poésie : 10 h – 4 et 5 oct.
Goûter-poésie : 16 h – 29 sept., 2 au 5 oct.

Apéros-poésie

- Hôtel Delta – Bar l'Hexagone** Apéro-poésie : 17 h – 4 et 5 oct.
- Café Bar Zénob** Apéro-poésie : 17 h – 29 sept. au 7 oct.
- Maison de la culture** Apéro-poésie : 17 h – 29 sept. au 5 oct.
- L'Embuscade Café Galerie** Scotch et poésie : 15 h – 29 et 30 sept. et 2 au 7 oct.

Douces lectures

- Café Bar Zénob** 19 h – 29 et 30 sept.
20 h 30 et 23 h – 28 sept. au 7 oct.
- Café Morgane – Librairie Clément Morin** 15 h – 29 sept. au 6 oct.
19 h 30 – 29 sept. au 5 oct.
- Église Saint-James** 17 h – 29 sept. et 6 oct.
Poèmes en langue anglaise : 15 h 30 – 5 oct.

Saint-Denys Garneau

- La poésie de Valérie et Saint-Denys avec l'OSTR** Salle J.-A. Thompson
Samedi 29 sept. à 20 h
- Hommage jazz et poésie D. Lessard et W. McQuade** Salle Anaïs-Allard-Rousseau/Maison de la culture
Vendredi 5 oct. à 20 h
- Sur les pas de Saint-Denys** Salle Louis-Philippe-Poisson/Maison de la culture
Table ronde Samedi 6 oct. à 10 h
- Ciné-poésie** Ciné-Campus/Séminaire Saint-Joseph
Saint-Denys Garneau Mardi 2 oct. à 19 h 30

Poètes invités

Prix de poésie 28 29 30 1 2 3 4 5 6 7

Prix de poésie	28	29	30	1	2	3	4	5	6	7
Grand Prix Québecor du Festival International de la Poésie-2012 Prix Estuaire-Bistro Leméac - 2012										
1 DE BELLEFEUILLE, Normand	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
Prix Piché de poésie UQTR-2012										
2 GEOFFROY, Marco	*									*
Finaliste - Prix Piché de poésie UQTR-2012										
3 MARCOTTE, Josée	*									
Prix Félix-Antoine-Savard de poésie-2012										
4 QUINN, Judy		*	*	*	*	*	*	*	*	*
Prix Jean-Lafrenière/Zénob-2012										
5 GUERRETTE, François	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
Prix Int. de Poésie Antonio Viccaro-2012										
6 COULMIN, Françoise (France)				*	*	*	*	*	*	*
Prix Gatien-Lapointe-Jaime-Sabines-2012										
7 DAOUST, Jean-Paul	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
Gouverneur Général du Canada-2011										
8 DUPRÉ, Louise	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
Prix Radio-Canada 2012										
9 À venir							*	*	*	*
Prix Alain-Grandbois-2011										
10 DAVID, Carole							*	*	*	*
Prix ANEL-AQPF de poésie-2011										
11 GUILLOTON, Noëlle	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
Bourse Hector-de-Saint-Denis-Garneau-2011										
12 NICOLAS, Sylvie	*									
Prix Athanase-David 2011										
13 DES ROSIERS, Joël (Haïti/Québec)							*	*	*	*
Prix Littéraire Le Droit-poésie 2011										
14 CÔTÉ, Michel		*	*	*	*	*	*	*	*	*
Prix Littéraire Le Droit-poésie 2012										
15 LACELLE, Andrée (Ontario)				*	*	*	*	*	*	*
Prix Trillium de poésie 2012										
16 LAMONTAGNE, Sonia (Ontario)		*	*	*	*	*	*	*	*	*

Poètes québécois 28 29 30 1 2 3 4 5 6 7

Poètes québécois	28	29	30	1	2	3	4	5	6	7
17 BEAULIEU, Germaine				*	*	*	*	*	*	*
18 BERNIER, Mélina				*	*	*	*	*	*	*
19 BESSETTE, Carl				*	*	*	*	*	*	*
20 BIENVENUE, Yvan	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
21 BLANCHET, Michèle	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
22 BOUCHER, France				*	*	*	*	*	*	*
23 BOULERICE, Simon				*	*	*	*	*	*	*
24 CAMPEAU, Sylvain				*	*	*	*	*	*	*
25 CHAMBERLAND, Paul				*	*	*	*	*	*	*
26 COMTOIS, Marie-Ève	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
27 COULOMBE, Jean	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
28 D'ALFONSO, Antonio	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
29 D'AMOUR, Stéphane	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
30 DORION, Hélène				*	*	*	*	*	*	*
31 DOYON, Paule				*	*	*	*	*	*	*
32 DUMAIS, Isabelle	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
33 DUPUIS, Jean-Philippe				*	*	*	*	*	*	*
34 ELICIERY, Rose	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
35 FORGET, Danielle				*	*	*	*	*	*	*
36 GAUDET-LABINE, Isabelle				*	*	*	*	*	*	*
37 GAUDREAU, Jean-Pierre				*	*	*	*	*	*	*
38 GAY, Michel				*	*	*	*	*	*	*
39 GIROUX, Robert				*	*	*	*	*	*	*
40 KLANG, Gary				*	*	*	*	*	*	*
41 MALENFANT, Paul Chanel				*	*	*	*	*	*	*
42 MARTEL, Émile	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
43 MC MURRAY, Line				*	*	*	*	*	*	*
44 PALMIERI, Christine	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
45 PICA	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
46 PLEAU, Michel	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*

Poètes québécois 28 29 30 1 2 3 4 5 6 7

Poètes québécois	28	29	30	1	2	3	4	5	6	7
47 RÉGIMBALD, Diane	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
48 ROBERGE, Émile	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
49 RUIZ, Hector							*	*	*	*
50 SIMARD, Emmanuel	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
51 TRUDEL, Alexandre							*	*	*	*

Poètes canadiens 28 29 30 1 2 3 4 5 6 7

Poètes canadiens	28	29	30	1	2	3	4	5	6	7
52 BRAND, Dionne (Ontario)				*	*	*	*	*	*	*
53 CHAMPEAU, Nicole V. (Ontario)				*	*	*	*	*	*	*
54 CLAER, José (Ontario)				*	*	*	*	*	*	*
55 COMEAU, Fredric Gary (N-Brunswick/Québec)				*	*	*	*	*	*	*
56 CONNELLY, Karen (Ontario)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
57 COOK, Margaret Michèle (Ontario)				*	*	*	*	*	*	*
58 DALLAIRE, Michel (Ontario)				*	*	*	*	*	*	*
59 DUMONT, Marilyn (Alberta)				*	*	*	*	*	*	*
60 HALL, Phil (Ontario)				*	*	*	*	*	*	*
61 LANGLOIS, Dominic (N-Brunswick)				*	*	*	*	*	*	*
62 LEBLANC, Raymond Guy (N-Brunswick)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
63 ROBICHAUD, Gabriel (N-Brunswick)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
64 THÉRIEN, Michel (Ontario)				*	*	*	*	*	*	*
65 TSIANG, Sarah Yi-Mei (Ontario)				*	*	*	*	*	*	*

Poètes internationaux 28 29 30 1 2 3 4 5 6 7

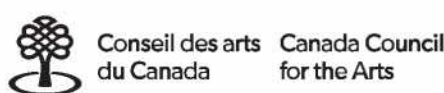
Poètes internationaux	28	29	30	1	2	3	4	5	6	7
66 ALVARADO, Javier (Panama)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
67 BRACONIECKI, Kazimierz (Pologne)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
68 CASTERA, Georges (Haïti)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
69 CHEGENI, Jaleh (Iran/France)				*	*	*	*	*	*	*
70 CLANCIER, Sylvestre (France)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
71 DANTINNE, Alain (Wallonie-Belgique)				*	*	*	*	*	*	*
72 DE AGUINAGA, Luis Vicente (Mexique)				*	*	*	*	*	*	*
73 FONSECA, Aleilton (Brésil)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
74 GOMEZ, Giovanni (Colombie)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
75 GUEVARA G., Otoniel (San Salvador)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
76 KALDMAA, Kätlin (Estonie)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
77 KATUNARIC, Drazen (Croatie)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
78 LINDNER, Erik (Pays-Bas)				*	*	*	*	*	*	*
79 MAGNÈS, Claire-Anne (Wallonie-Belgique)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
80 MENDIOLA, Victor (Mexique)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
81 OR, Amir (Israël)				*	*	*	*	*	*	*
82 PALSSON, Sigurdur (Islande)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
83 PAREDES, Rigoberto (Honduras)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
84 POBLÈTE, Pablo (France/Chili)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
85 POPESCU, Simona (Roumanie)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
86 REDONDO, Victor (Argentine)				*	*	*	*	*	*	*
87 RUHAUD, Étienne (France)				*	*	*	*	*	*	*
88 TORNER, Carles (Catalogne/Espagne)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
89 WATSON, John (Australie)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
90 ZAKHAROV, Vladimir (Russie)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*



Procurez-vous notre programmation complète
chez tous les hôtes du Festival ou au www.fiptr.com.
Info-Festival : 819 379-9813

GRANDE SOIRÉE QUÉBECOR DE LA POÉSIE Samedi 6 octobre 20 h

25 poètes sur scène à la Maison de la culture. Prix 15 \$ taxes incluses. Réservations billetterie de la salle J.-A.-Thompson : 819 380-9797 ou billetterie@v3r.net ou 1 866 416-9797 (sans frais).



LIVRES

Des Pissenlits inachevés

Une première version française d'un inédit de Kawabata

CAROLINE MONTPETIT

C'est une histoire étrange, comme seul le maître Kawabata, prix Nobel de littérature en 1968, savait en écrire. Une histoire qu'il nous envoie en quelque sorte d'outre-tombe, puisque c'est un roman inachevé. Les pissenlits, qui était inédit à ce jour en français, est paru plus tôt cette année chez Albin Michel.

Étrange, donc, que cette histoire d'une mère et d'Hisano, l'amant de sa fille, aux portes d'un asile d'internement psychiatrique, à Ikuta. Ils viennent d'y reconduire Ineko, respectivement fille et amante des deux premiers, qui souffre d'une maladie étrange, soit la « cécité devant le corps humain [...] qui fait qu'on se refuse de voir une partie de soi-même, une partie de celui ou celle qu'on aime ».

Ineko est déjà internée lorsque le roman commence, autour d'une conversation entre l'amant et la mère, et autour du son d'une cloche que les internés de l'asile ont le droit de faire sonner. Conversation étrange, donc, où chacun retourne en lui-même en évoquant la relation avec l'aimée. Ambiance étrange, alors que chacun s'apprête à dormir sur sa couche, dans une auberge de village, tout près du lieu de l'internement, lorsque la mère finit par s'interroger sur son charme de femme de quarante ans.

« Elle aurait dû n'avoir aucune raison de prendre en considération la présence de Hisano pour décider si elle enlèverait ou non son japon », écrit Kawabata.

L'espace d'un instant, ou d'un battement d'ailes, on retrouve ici l'auteur des *Belles endormies*, avec son érotisme évocateur et fugace et sa méditation sur la flétrissure du corps.

Le roman évoque également la honte de la défaite, lors de la guerre contre les États-Unis, au cours de laquelle le père d'Ineko, Kizaki, a combattu.

« Plus de dix ans s'étaient écoulés depuis la défaite. Kizaki avait disparu. A coup sûr, lorsque sa fille et son épouse se souvenaient qu'il avait inscrit son grade: "Lieutenant-colonel de l'armée de terre", sur le tronc d'un camphrier, l'incident se résumait pour elles en un: "c'est triste". Kizaki, lui, se remémorait l'épisode avec réputation, bien des années plus tard, alors que pour Ineko et sa mère, c'était simplement "triste", écrit Kawabata.

Les pissenlits a paru pour la première fois au Japon sous forme de feuilleton, entre 1964 et 1968. On dit que son auteur n'a pu le terminer à cause de problèmes de santé, jusqu'à son suicide, qui suivit d'ailleurs celui de son ami, l'écrivain Mishima, en 1972.

Les pissenlits se termine donc, toujours aussi étrangement, sur une scène où Ineko perd la vision de son amant Hisano: « Lorsqu'elle fermait les yeux d'elle-même, elle conservait son image de lui, alors que, dans les moments où Hisano lui fermait les yeux une fois qu'il lui était devenu invisible, elle ne le voyait vraiment plus du tout. »

Ceux qui aimeront *Les pissenlits* se délecteront aussi de la lecture des *Belles endormies*, l'un des grands romans de l'écrivain. Les éditions Albin Michel en proposent d'ailleurs une superbe édition, illustrée par Frédéric Clément et mettant en valeur cette histoire troublante d'une maison qui propose à des vieillards de dormir auprès de jeunes femmes endormies.

Dans son édition du mois de mars dernier, *Le Magazine littéraire* proposait aussi un numéro thématique sur la littérature japonaise.

Le Devoir

LES PISSENLITS

Yasunari Kawabata
Traduit du japonais
par Hélène Moria
Albin Michel
Paris, 2012, 247 pages



Yasunari Kawabata

L'impossible légèreté de l'être

SUZANNE GIGUÈRE

Tout comme Agota Kristof, Éva Böröcz est Hongroise. Tout comme sa compatriote, elle a fui son pays en 1956 après que les chars soviétiques eurent écrasé la révolution hongroise. On ne sait si elle parle peu comme Agota Kristof, mais elle écrit court comme elle. Son écriture sobre et sensible évoque celle de l'auteur du *Grand cahier*. Si l'histoire d'Éva Böröcz est moins noire et moins tragique que la trame du *Grand cahier*, elle est tout aussi dérangeante. Très chère mère parle de la douleur de l'exil et de l'intégration difficile d'une jeune immigrante hongroise de 18 ans dans le Québec des années 1950.

« Aujourd'hui, le 3 mai 1957, j'ai 19 ans. En me réveillant ce matin, je pense à ces milliers de kilomètres que j'ai parcourus depuis dix-huit mois et il me semble que j'ai vieilli d'un siècle. Après avoir vécu dans un camp de réfugiés durant deux mois en France, j'ai traversé l'Atlantique et me voilà rendue en Amérique du Nord, au Canada. Je suis immigrante dans un pays dont je ne connais ni les langues ni les coutumes, et



je viens de passer l'hiver le plus froid et le plus solitaire de mon existence. »

Dans une série de lettres qu'elle écrit à sa mère, Éva évoque les moments les plus intérieurs, parmi les plus enfouis, les plus lointains. Elle dit la violence de l'exil, la perte de la langue première, le magyar, le sentiment d'être une analphabète devant les nouveaux mots de sa nouvelle vie, la solitude qui la ronge jour et nuit, la nostalgie des souvenirs d'enfance clairs dont un peu de chaleur a

subsisté: « l'arôme de ton poulet au paprika avec sa sauce rouge accompagnée des "galuska" à envahi ma chambre ». Une interrogation la taraude: « Qui suis-je? Comment dois-je me définir et par rapport à qui et à quoi? J'ai une culture et une langue maternelle qui ne me servent plus à rien [...] Serai-je une étrangère toute ma vie partout où j'irai? Je ne le sais pas et ici personne ne peut me répondre. »

Les trois premières années de son expérience migrante au Québec s'incarnent sous nos yeux dans la lumière d'un vocabulaire qui nous renvoie à des émotions fortes. Tout est exprimé en phrases courtes, simples qui accroissent le pouvoir d'expression, de suggestion. Le non-dit affleure à chaque ligne. On relit, pour percevoir les subtilités, les ironies, les amertumes légères et les cocasseries déposées au coin d'un silence. Toutes les histoires d'Éva ne sont pas tristes. Elle raconte que lors de son apprentissage du français, elle a fait une découverte surprenante: les mots guerre, bataille, fusillade et mort sont féminins et les mots amour, bonheur, sein, lait, pain sont masculins. Encore. Éva écoute les nouvelles à la télé. Elle en-

tend Jean-Paul Nolet, de sa voix chaude, dire au sujet d'un incident « on croit ». Elle comprend « hongrois » et attend impatiemment la suite...

Le récit autobiographique d'Éva Böröcz est émouvant, parce que sa manière de raconter ses premières années d'immigration est émouvante. Elle parvient à laisser percevoir un long chemin en quelques années, sans déséquilibre et avec une grande cohérence stylistique. Et lorsqu'on arrive à la 118^e et ultime page, l'auteur se livre plus que jamais. Assise sur un banc au Jardin botanique débordant de fleurs de fin d'été, elle aperçoit soudain sa mère. Elle bêche des plants de poivrons et de tomates. Puis elle se redresse et lève la tête en disant: « C'est assez pour aujourd'hui! Il fait presque noir, rentrons ma fille. » L'image s'évanouit, une grande tristesse envahit Éva. « C'est le mal du pays de l'exilée. » La phrase tombe, comme une feuille de papier dans la corbeille de la vie. L'impossible légèreté de l'être.

TRÈS CHÈRE MÈRE

Éva Böröcz
Éditions Hurtubise
Montréal, 2012, 120 pages



ARCHIVES LE DEVOIR

Le Salon du Saguenay, premier de cordée

CATHERINE LALONDE

Le Salon du livre du Saguenay-Lac-Saint-Jean entame déjà sa 48^e édition. Premier salon automnal, c'est là, souvent, que les nouveaux auteurs font leur bizutage de salons du livre.

« On réalise depuis quelques années que les maisons d'édition devancent la sortie de leurs nouveautés pour que les auteurs puissent faire tous, tous les salons — et on est les premiers! », s'est réjouie au téléphone la directrice générale, Sylvie Marcoux. Le Salon du livre du Saguenay-Lac-Saint-Jean a aussi été un des premiers à instaurer des activités

hors ses murs, au point qu'il partage désormais son expertise avec des salons confrères qui se sentent à l'étroit dans leur centre de congrès.

« Cette année seulement, on organise près de 130 rencontres, précise la directrice, dans les écoles primaires et secondaires, les cégeps, les universités, les bibliothèques, les entreprises. Ça fait toute la différence si les élèves ont rencontré l'auteur ou son livre avant de venir au Salon. La relation est déjà plus humaine. On l'a constaté l'an dernier, lors de notre concours d'écriture pour les écoles, sous le thème Lettre à un écrivain qui a changé ma vie. Parmi les mille lettres reçues, la

majorité étaient adressées à un écrivain québécois... et une bonne part avaient été envoyées dans les écoles. »

Les activités et animations sur le site continuent de viser autant les jeunes autant que les adultes. Pour ces derniers, « il y aura cette année une discussion sur le piratage de livres électroniques qui a pour but de sensibiliser les gens au fait que la copie du livre d'un auteur lui enlève son gagne-pain. Plusieurs croient encore que c'est la même chose qu'emprunter un livre en bibliothèque », indique une Sylvie Marcoux particulièrement sensible au sujet. Cette année, le Salon du

Saguenay a changé la formule de remise de ses prix littéraires, afin que les lauréats, au lieu d'être annoncés au compte-gouttes au fil des semaines, l'apprennent eux-mêmes, comme les médias et le public, à l'ouverture du salon. Autre nouveauté: les entrevues d'auteurs, les tables rondes et la populaire soirée *Contes et légendes* seront cette année diffusées après-coup sur la chaîne Vox. Au Centre des congrès Delta Saguenay, du 27 au 30 septembre. Toutes les informations sur www.salondulivre.ca.

Le Devoir

ANIMA

SUIITE DE LA PAGE F 1

D'autant que Mouawad nous fait rencontrer des personnages souvent exceptionnels: même ses tièdes ne le sont jamais tout à fait. Dans sa quête, Wahnch sera aidé par quelques rares êtres lumineux, guides discrets ou au contraire omniprésents comme Aubert Chagnon ou Mason-Dixon Line. Mais ce sont surtout des autres que l'on se souviendra, ces hommes tordus naviguant aux frontières de l'humain. Ils sont fourbes, malsains, mauvais sans nuances, semblant souvent prendre plaisir à souiller l'âme du monde. Comme l'affreux, sale et méchant Welson Wolf Rooney, l'assassin, le grand prédateur que l'on suivra à travers toute l'Amérique en enfilant les réserves indiennes le long de la frontière canado-américaine jusqu'à Santa Claus, Arizona...

C'est là, au fin fond du bout du monde, en plein désert de roches brûlées et au milieu de bleds improbables comme Virgil, Hebron ou Arabia, que Wahnch Debch rencontrera son destin. La mort de Léonie a ouvert une porte enfouie tout au fond de ses souvenirs; peu à peu, il se verra forcé de donner un sens différent à toutes ses itinérances et se retrouvera investi d'un destin beaucoup plus large qu'il ne le croyait. Un destin qui se construit devant nous tout au long du livre et qui rejoint ces métaphores obsédantes donnant leurs couleurs particulières, ocre et sang, au

monde de Wajdi Mouawad, qu'il écrive pour le théâtre, pour le cinéma ou pour un lecteur entouré de montagnes, vertes ou non...

C'est là aussi, au milieu d'une bande de vautours s'acharnant sur une carcasse, en plein soleil de midi près d'Albuquerque, que ledit lecteur se sentira soudain basculer du monde des métaphores obsédantes en pleine mythologie personnelle. Bienvenue dans l'enfer du monde!

Tous ensemble, tous à la fois, on sera là, écrasés de chaleur, et ailleurs, à des milliers de kilomètres de distance, comme dans *Littoral* et *Incidences* — à des milliers d'années aussi, comme chez les héros grecs de Sophocle se déchirant sur la même terre brûlée —, et l'on saisira tout à coup que la véritable tragédie de Wahnch Debch prend racine dans le massacre des camps de Sabra et Chatila...

Aussi bien savoir que, comme lui, on ne sortira pas tout à fait indemne de ce grand et magnifique livre en forme de tourment lancinant. Et que l'on regardera désormais les oiseaux et les animaux qui nous entourent d'un tout autre oeil...

Le Devoir

ANIMA

Wajdi Mouawad
Leméac/Actes Sud
Montréal et Paris, 2012,
402 pages

Gaspard^{INC}

LE TOUT NOUVEAU SERVICE D'ANALYSE DE VENTES DU LIVRE FRANCOPHONE!

Vous cherchez...

- Des palmarès inédits dans plus de 20 catégories?
- Des statistiques hebdomadaires, mensuelles, annuelles?
- Des analyses sur mesure?

Gaspard est pour vous!

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE
POÉSIE
BIOGRAPHIE

POUR EN SAVOIR PLUS, COMMUNIQUEZ AVEC NOUS SANS TARDER.

BTLF
www.btlf.qc.ca
www.gaspardlivres.com
514 288-0991

Académie des lettres du Québec

INVITATION

L'Académie des lettres du Québec vous invite à la remise de sa médaille et de ses prix annuels

le Prix Alain-Grandbois (poésie)
le Prix Ringuet (roman)
le Prix Victor-Barbeau (essai)

Le récipiendaire de la Médaille de l'Académie est

Monsieur Robert Lepage

à l'auditorium du Centre des archives de Montréal, au 535, avenue Viger Est le jeudi 27 septembre 2012 à 19 h précises.

Un vin d'honneur suivra la cérémonie

RSVP
par courriel à secretariat@academiedeslettresduquebec.ca ou par téléphone au 514 873-4496

ESSAIS

Lucien Bouchard : les raisons du désamour



LOUIS CORNELIER

« **J**e m'étonne toujours, écrit Lucien Bouchard dans *Lettres à un jeune politicien, de cette insistance que certains mettent à me ranger à droite.* » Après tout, continue-t-il, n'est-ce pas sous son gouvernement qu'ont été mis en place les garderies à cinq dollars, la Loi sur l'équité salariale, les programmes d'économie sociale et l'assurance médicaments? Comment expliquer, alors, cette étiquette qu'il refuse, mais qui lui colle à la peau? Comment expliquer, de même, l'inimitié de nombreux souverainistes à son endroit, alors qu'il a presque mené les Québécois à la terre promise en 1995? Bouchard avoue ne pas comprendre. Pourtant, s'il lisait son propre livre et écoutait les récentes entrevues qu'il a accordées à certains journalistes, il saisirait peut-être mieux les raisons de ce désamour.

Comme politicien et homme public, Lucien Bouchard a d'évidentes qualités. Ainsi, quand il écrit à son jeune destinataire que, pour être un bon politicien, « il faut réfléchir aux grands enjeux, s'intéresser à l'actualité nationale et internationale », fréquenter des œuvres littéraires, des livres d'histoire et maîtriser le français, on reconnaît en lui l'homme de culture qu'il est, une denrée plutôt rare dans notre univers politique, dont la figure dominante demeure l'avocat ou l'administrateur à l'esprit comptable, pas particulièrement porté sur le raffinement linguistique.

Cependant, on déplorera, une fois de plus, le fait que la culture littéraire de Bouchard soit très peu nationale. Lors

de sa formation classique, écrit-il pour se justifier, « nous abordions peu la littérature canadienne-française, comme on l'appelait alors ». Il précise tout de même avoir « lu très jeune plusieurs des œuvres importantes de nos auteurs », mais ces dernières ne semblent pas l'avoir marqué, puisqu'il n'en nomme aucune, alors qu'il exprime son admiration pour une foule d'auteurs français ou anglais. De la part d'un premier ministre, instigateur du projet de la Grande Bibliothèque, c'est décevant.

On retiendra aussi, au nombre de ses qualités, son attachement à l'histoire du Québec. Ne pas être conscient du « traumatisme » de la Conquête, explique Bouchard à son destinataire, méconnaître la carrière d'Adélard Godbout, les épisodes du rapatriement unilatéral de la Constitution et de l'Accord du lac Meech, c'est s'exposer à ne rien comprendre de la situation politique actuelle du Québec et du Canada. « Je partage le constat de ceux qui déplorent l'état de l'enseignement de l'histoire au Québec », écrit Bouchard. Il me semble qu'on devrait moins disputer de points de détails sur les méthodes et commencer tout simplement par enseigner davantage la matière. Il a raison.

Un homme de droite

Ce n'est donc pas cet homme de culture, qui chante les vertus de l'engagement politique des jeunes, que conspuent les souverainistes attachés à la social-démocratie. C'est le politicien nationaliste qui, pendant la campagne référendaire de 1995, incitait à voter Oui pour contrer « le vent de droite venu de l'ouest » et qui, ensuite, s'est ingénié à faire souffler ce vent sur nos contrées; c'est le souverainiste qui, dès après la défaite, s'est enfermé dans un provincialisme chagrin et totalement dé-



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

S'il lisait son propre livre et écoutait les récentes entrevues qu'il a accordées à certains journalistes, Lucien Bouchard saisirait peut-être mieux les raisons du désamour de nombreux souverainistes.

griffé, notamment sur le plan linguistique; c'est le lobbyiste des entreprises pétrolières et gazières qui, à Radio-Canada, le 12 septembre dernier, qualifie le programme actuel du Parti québécois en matière de langue, de laïcité et de fiscalité de « très radical » et d'« extrême » et qui, aux *Francs-tireurs*, déclare qu'il faudrait plus de Paul Desmarais au Québec.

Lucien Bouchard ne comprend pas pourquoi on le range à droite, alors qu'il dit rechercher l'équilibre. Or, l'équilibre, selon lui, c'est

une hausse des droits de scolarité, des droits de scolarité différenciés selon les programmes (l'équivalent d'un ticket modérateur à l'entrée des programmes les plus prestigieux, une mesure anti-mobilité sociale), une plus grande place faite au privé en santé et des charges répétées contre l'État providence. Mettons que ça tire pas mal à tribord, tout ça.

La gauche se dit généreuse, mais ne se préoccupe pas des moyens de concrétiser son programme, déplore Bou-

chard. C'est faux, évidemment. Il est vrai, toutefois, que les moyens qu'elle choisit sont aux antipodes de ceux que prône le lobbyiste. La gauche, en gros, postule que la richesse se crée et existe déjà et qu'une meilleure répartition de celle-ci contribuerait justement à en créer encore plus. Donner accès à l'éducation supérieure à plus de jeunes, par exemple, entraîne un accroissement de la productivité. Comme le résume l'économiste français Jacques Généreux dans *Les vraies lois de*

l'économie (Seuil, 2005), « il existe un effet positif et significatif de l'égalité de la distribution des revenus sur le taux de croissance à long terme ».

Bouchard, en homme de droite (eh oui!), refuse cette logique. Il affirme que le Québec n'a pas assez de richesse à répartir, qu'il faut donc en créer plus (personne n'est en désaccord) et que la principale manière de le faire est d'encourager les entrepreneurs à développer nos ressources naturelles, sans trop les taxer, évidemment, et sans les embêter avec le principe de précaution, en espérant que l'État pourra en récolter quelques fruits. Ainsi, un jour peut-être, à long terme, serons-nous assez riches pour être généreux. Or, à long terme, comme le disait Keynes, nous serons tous morts.

Au sujet de la question nationale, Bouchard est clair: il faut se brancher. « Ou bien on accepte la fédération, ou bien on ne l'accepte pas », déclare-t-il dans une entrevue à *L'actualité*. Lui ne semble pas l'accepter, mais il constate que le projet souverainiste est dans une impasse et il ne propose strictement rien pour en sortir, sinon de s'attaquer à « des problèmes terriblement pressants » de nature économique. C'est du Legault, sans la clarté quant à la défection.

Qualifié, ces jours-ci, de « dernier géant » par Joseph Faical, de « grand homme » par Mathieu Bock-Côté et de « grand personnage » par Mario Roy, Lucien Bouchard n'aura droit, ce matin, qu'à l'expression de notre déception.

LETTRES À UN JEUNE POLITICIEN

Lucien Bouchard
Avec Pierre Cayouette
VLB

Montréal, 2012, 128 pages

louisco@sympatico.ca

Jane Jacobs et un pays né de Montréal

Selon les écrits de la philosophe de l'urbanisme, l'accession à l'indépendance de la métropole par rapport à Toronto passe impérativement par la souveraineté du Québec

MICHEL LAPIERRE

Même si elle déçoit les souverainistes, la courte victoire récente du Parti québécois coïncide avec la publication longtemps attendue en français de *La question du séparatisme*, de la célèbre urbaniste Jane Jacobs, essai qui devrait les éclairer. Publié en anglais en 1980 et accueilli par un pesant silence, le livre fait de l'indépendance du Québec la solution au funeste conflit entre Toronto et Montréal tout en reprochant à René Lé-

vesque son manque d'audace! Hors-norme et dérangeant, il s'inscrit dans la lutte de la militante contre la prolifération des banlieues anonymes et pour des noyaux civilisateurs, originaux, des métropoles. Il témoigne de l'esprit d'un autre ouvrage non universitaire, *Déclin et survie des grandes villes américaines* (1961), par lequel Jane Jacobs (1916-2006) révolutionna l'idée même d'une cité humaniste.

Robin Philpot, essayiste québécois d'origine ontarienne, préface l'édition fran-

çaise et y reproduit l'entretien qu'il eut en 2005 avec l'urbaniste clandestine, née aux États-Unis, mais établie dès la fin des années soixante à Toronto. Jane Jacobs répondit par un oui ferme à l'intervieweur qui lui demanda si elle croyait toujours que « la nécessité pour le Québec d'avoir en Montréal une métropole indépendante de Toronto implique que le Québec fonctionne de manière indépendante ».

Le sous-titre du livre reste sans équivoque: *Le combat du Québec pour la souveraineté*. En 1980, Jane Jacobs explique qu'en supplantant Montréal comme métropole du Canada, à cause d'une croissance économique supérieure entre 1940 et 1970, Toronto annonça paradoxalement notre avenir.

Le raisonnement de l'urbaniste est lumineux. En passant, au sein du Canada, du rang de métropole nationale au rang de métropole régionale, Montréal perd son sens dans le cadre du fédéralisme. La ville ne peut plus suivre sa vocation historique de point de convergence. Un déclin lamentable la guette, à moins qu'elle ne consolide cette vocation à l'échelle du Québec seul, pour lequel elle est déjà le cœur démographique, économique et culturel.

Mais il y a un hic. Jane Jacobs explique: « S'il existe des différences culturelles entre le Québec et le Canada anglais, la culture économique, elle, est la même. » Hélas, il se trouve, rappelle-t-elle, que René Lévesque y adhère!

Le Canada, comme le Québec, « privilégie, déplore l'essayiste, une approche économique profondément coloniale ». Elle précise qu'il « exploite et exporte des ressources naturelles », mais que, à l'opposé d'un autre pays nordique, la Norvège (affranchie de la Suède seulement depuis

1905), il « néglige le développement d'industries et de services axés sur la fabrication de produits et les innovations ».

Jane Jacobs le devine. Si, à l'échelle du monde, le Québec, à l'instar du Canada, croupit

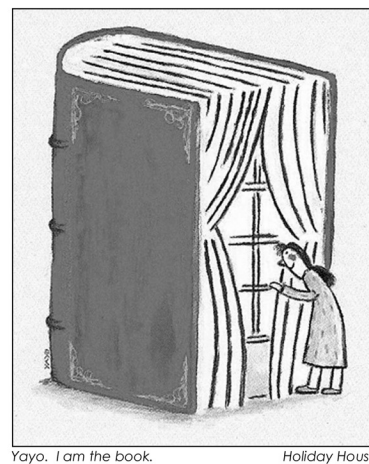
dans le provincialisme, le remède, avant d'être économique et politique, relève d'une révolution culturelle.

LA QUESTION DU SÉPARATISME
LE COMBAT DU QUÉBEC
POUR LA SOUVERAINÉTÉ

Jane Jacobs
VLB,
Montréal, 2012, 192 pages

Collaborateur
Le Devoir

SALON DU LIVRE ANCIEN DE MONTRÉAL



Yayo. I am the book. Holiday House

LE LIVRE ANCIEN : FENÊTRE SUR L'ENFANCE

GRAND CHOIX DE LIVRES ANCIENS ET RARES, ILLUSTRÉS, PREMIÈRES ÉDITIONS ET BELLES RELIURES

LES 22 ET 23 SEPTEMBRE 2012

SAMEDI : 12-18H - DIMANCHE : 11-17H

UNIVERSITÉ CONCORDIA

PAVILLON MCCONNELL, 1400 BOUL. DE MAISONNEUVE O



LE DEVOIR
Libre de penser

ADMISSION 6,00\$ POUR LES 2 JOURS



ADRIAN WYLD LA PRESSE CANADIENNE

La militante et philosophe de l'architecture et de l'urbanisme Jane Jacobs en 2004